

Métier : conteuse

Autor(en): **Montelle, Edith**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **90 (1987)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Métier: conteuse

par Edith Montelle

La découverte de l'alphabet engendrera l'oubli dans l'âme de ceux qui l'apprendront, car ils n'utiliseront plus leur mémoire; ils feront confiance aux caractères écrits extérieurs et ne se souviendront plus d'eux-mêmes... Vous donnerez à vos disciples non point la vérité mais son semblant. Ce seront de grands hommes en bien des choses, mais ils n'auront rien appris; ils paraîtront être omniscients et seront, pour la plupart, ignorants.

Socrate

Le 18 avril 1984, lors du Colloque Jules Surdez organisé à Rossemaison, je terminais mon exposé en demandant: «A quand la parution d'autres manuscrits de contes qui, pour retrouver la vie, doivent repasser par la parole?»

Hier soir, c'est avec un immense plaisir que j'ai découvert le nouveau livre de Gilbert Lovis, avec les manuscrits patois de Jules Surdez. Voilà un outil irremplaçable pour qui veut raconter. Si je peux émettre une légère critique, c'est: dommage du peu. Et je me réjouis avec mes amis conteurs de la parution de nonante histoires d'Ocourt.

Mais revenons au sujet de mon exposé: «Etre conteuse aujourd'hui.» Après un rapide survol historique de cette profession, je voudrais vous faire partager mon travail sur le conte, puis essayer de cerner quelles sont les fonctions du conteur, telles que je les ressens dans ma pratique quotidienne, mes réserves aussi quant à certaines utilisations abusives du conte détaché de son contexte, dans les grandes villes.

Historique du métier de conteur

Dans la plupart des sociétés dites primitives existe celui qui est le maître de la parole profane : griot africain, barde gaulois, fili irlandais, en complément à celui qui a la parole sacrée : prêtre, druide. Jusqu'au Moyen Age, cette profession est attestée en France : jongleurs, troubadours apprennent leur métier dans des écoles où l'apprentissage est long et précis. Les bibliothèques nous ont conservé leurs traces sous forme de cahiers dans lesquels ils transcrivaient formules, canevas de fabliaux, etc. L'invention de l'imprimerie fait disparaître cette corporation, et les conteurs désormais doivent raconter en complément à un métier : tisserand, vannier, fileuse, cosandier, sabotier, tous des métiers répétitifs qui permettent d'intérioriser les contes : on tisse des histoires comme on monte des corbeilles.

En 1930, dans les bibliothèques pour enfants se développe l'heure du conte : depuis Perrault et le XVII^e siècle, dans les couches aisées, le conte a été dédaigné par les adultes et abandonné aux enfants et au peuple. Pourtant, combien d'écrivains viendront le solliciter sans avouer leur héritage ?

Pour redonner ses lettres de noblesse auprès des intellectuels adultes de notre époque, Bruno de la Salle met en scène pour France-Culture les grands textes oraux de l'humanité : l'*Odyssée*, puis les *Mille et une nuits*, le *Graal* et enfin, cette année, *Gargantua*. Nous voilà, loin du conte et de sa simplicité, dans le spectacle à grand budget. Quelle est ma démarche dans tout cela ?

De la recherche à l'art de conter

Quand on est conteur populaire, la première étape est la recherche de récits. Deux sources sont possibles : l'écoute de gens qui savent et les livres déjà existants.

Pour prendre un exemple concret, pendant l'été 1982, un ami nous amena chez M. Moreillon, garde forestier à Barboleusaz, qui nous conta des hâbleries et nous parla des conditions de veillée dans sa région ; il me renvoya à M. Veillon, guide aux Plans-sur-Bex. Ce monsieur était fort âgé, mais son fils me raconta fort complaisamment en « bouélaire », une

histoire d'ours, et *Jean Bracailon* dont j'ai transcrit la version dans mon livre; puis M. Veillon me renvoya au syndic des Ormonts. Celui-ci me confia un précieux manuscrit de François Isabel et m'envoya à son tour chez un vieux monsieur de nonante-sept ans dont je n'ai pas noté le nom et qui me raconta les bribes d'une histoire de «servan».

Dans presque tous les cas que je viens de citer, les conteurs avaient oublié des éléments essentiels pour que le récit tienne. Une recherche dans les archives ou dans des recueils du siècle dernier, comme ceux d'A. Cérésole, s'impose alors et permet de compléter ces récits oraux. La deuxième possibilité est l'existence d'un texte écrit. Je prendrai pour exemple la *Fôle du serpent*, racontée par Justin Joly, recueillie par Jules Surdez et parue dans les *Archives suisses des traditions populaires* en 1941.

C'est en 1978 que je l'ai lue pour la première fois. Après repérage des lieux sur une carte de la Baroche (1:25000), après parcours d'Asuel à Pleujouse et à Bonfol où demeurait le bon saint Fromond, après retour au texte patois, le récit oral s'est lentement reconstitué en français. Un jour que je racontais cette histoire à Tavannes, devant un club du troisième âge, une dame des Genevez me dit: «Je connais ce conte. Dans ma mémoire, il ne se passait pas particulièrement à Asuel. Et la fin n'est pas la même: la demoiselle ne disparaît pas avec le serpent, mais se jette du haut d'une tour du château.»

Une autre fois, aux Enfers, un monsieur raconta à son tour une version du conte répertorié dans l'Arne et Thompson (thème 285), une version du conte du Serpent et de l'Enfant. Cette histoire était présentée comme actuelle et véridique: les parents étaient des Parisiens qui avaient acheté le Moulin-Jeannotat.

Il est souvent indispensable de retourner sur le terrain pour rencontrer des personnes qui expliqueront certains termes, certaines coutumes oubliées; souvent, l'écoute de mes contes par ces personnes leur évoque d'autres histoires, ou des éléments qui éclairent le récit (exemple du Peuchapatte) ou qui l'actualisent (vouivre).

Une ou plusieurs marches dans les lieux où ont été recueillis ces contes permettent de sentir l'ambiance, d'adapter mon récit non d'après ma propre imagination, mais d'après les réalités toponymiques, ethnologiques, etc.: le conte populaire s'ancre toujours dans une réalité concrète. Le Moyen Age de certains contes de Jules Surdez est un excellent

témoignage de ce syncrétisme: ses seigneurs vivent comme des paysans jurassiens du début du siècle; dans le conte, l'anachronisme est la règle.

Tandis que je marche en silence dans la nature, écoutant tous les bruits, le conte mûrit et entre dans ma mémoire; ce travail se fait aussi la nuit, dans l'état de demi-veille: rêve et conte, n'est-ce pas pareil? Ensuite seulement commence la mise en forme. Comme un puzzle, les éléments du récit et tout ce qui peut en enrichir la narration se mettent en place: des chansons populaires peuvent agrémenter une noce, les formulettes se psalmodient. Puis je cherche comment créer une ambiance qui complétera l'effet magique: quels objets expliciteront certains passages? quel costume évoquera le mieux l'idée que je désire transmettre? quel instrument de musique accompagnera sans la trahir telle histoire ou telle autre? Artificiel, dites-vous? Dans une lettre, au siècle passé, Xavier Marmier décrit une de ses visites à un vieux sabotier conteur avec ses amis adolescents: tout en racontant, le vieux s'arrête soudain et leur demande s'ils désirent du blanc ou du rouge. « Du blanc! » Le conteur se presse l'oreille droite et en extrait quelques gouttes du vin demandé. Plus avant dans la soirée, à un détour effrayant du récit, un rocher roule du toit de la maison du conteur et s'écroule avec fracas dans la cour, à la grande peur des auditeurs. Vingt ans plus tard, l'écrivain va trouver le vieux conteur et lui demande son secret: il prend un coton qu'il imbibe de vin et glisse derrière son oreille, et il avoue qu'il avait attaché le rocher avec une corde passant par la cheminée avant l'arrivée de ses auditeurs.

Quand le conte me semble prêt à être entendu, quand je l'ai intégré dans une série d'autres contes, mis bout à bout, suivant un fil conducteur ou s'imbriquant les uns dans les autres, vient le moment du « contage ». Cela peut durer des années avant qu'un conte ne soit prêt: il faut l'avoir longtemps mûri, avoir pensé à plusieurs niveaux de lectures, l'avoir enrichi de sa propre expérience pour oser le partager sans crainte. Et surtout pour pouvoir le dire avec ses mots du moment, et non par cœur, comme un âne qui récite sa leçon. Cette appropriation du récit permet d'être souple, prêt à s'adapter à chaque public, à intégrer des événements contemporains, à interpeller les assistants en cours de conte, comme je l'ai vu faire au Maroc et comme j'ai lu que le faisaient les anciens conteurs de nos campagnes.

Créer un conte contemporain, ce n'est pas laisser vaguer son imagination sur une feuille de papier blanc et être incapable de redire son récit sans le support de l'écrit, comme le font certains. C'est, à partir

d'une trame ancienne, créer avec son auditoire, en témoignant des conduites, des costumes, des coutumes contemporains (exemple des contes algériens ou turcs). Et cela sans simplifier à l'extrême (contes de trois minutes pour passer à la radio) et sans parodier (mode actuelle qui se vide rapidement de sa substance).

Les fonctions du conteur dans la société

Etre conteur, c'est être le témoin de la culture orale d'un groupe humain et être le catalyseur qui permet à la parole des Anciens de retrouver vie ici et maintenant. Etre conteur, c'est connaître les grands types de récits de la culture orale :

-- les mythes, récits sacrés qui fondent les croyances et essaient de déterminer la place de l'homme dans le monde, répondant aux trois questions existentielles : d'où venons-nous ? où allons-nous ? pourquoi vivons-nous ? Ces récits, même s'ils ne font pas partie de notre culture, méritent notre respect, une parole solennelle, poétique dans le sens fort du terme, une écoute religieuse ;

-- les contes, récits profanes, qui décrivent un moment de la vie quotidienne d'individus qui nous ressemblent. Ces récits humoristiques ou fantastiques permettent de parler, grâce à l'utilisation de situations symboliques, des passages difficiles de la vie : divorce, conflits père-fils, inceste... Ils étaient parfois suivis de discussions. Que d'acteurs au chômage se déclarent conteurs une semaine après leur premier contact avec le conte et font n'importe quoi avec des textes auxquels ils ne comprennent rien ! Une revue comme *Dire* essaie de dégager une éthique de la profession, car les abus de ceux qui ne voient dans les contes qu'une source lucrative risquent de ternir l'usage du conte dans le public ;

-- les légendes qui quadrillent l'espace autour du village, nomment les lieux, gardent la mémoire des chemins, des fontaines bénéfiques ou des sources maléfiques, différencient le monde qui nous entoure. Ces récits prennent toute leur saveur sur les lieux qui les ont enfantés. Les ignorer entraîne la destruction des sites, le bétonnage de notre environnement.

Etre conteur, c'est apporter le rêve et le merveilleux aux citadins des cités-dortoirs et leur faire entrevoir qu'un autre monde existe, un monde qui n'est pas régi par les forces de l'argent, où consommer sans échanger entraîne la mort.

Etre conteur, c'est recréer une amitié, une convivialité autour d'une parole, c'est fermer pour une soirée le bouton de la télévision pour se retrouver ensemble.

Etre conteur, c'est être un passage, pour que d'autres racontent à leur tour.

Vu la brièveté de mon intervention, je n'ai pu qu'effleurer le sujet. Mon métier de conteuse comporte mille autres facettes qui toutes auraient mérité d'être mises sous le projecteur : participation à des colloques et congrès, remise à jour constante de l'état des recherches théoriques sur le conte, exploration continue du corpus qui est gigantesque, enrichissement constant du répertoire, recherches mythologiques et ethnographiques sur les pays afin de ne pas trahir les cultures dont sont issues les histoires racontées, travail auprès des médias, rédaction d'articles et de livres, et bien sûr travail continu sur la maîtrise de l'art de conter.

Mais j'ai assez parlé. A vous d'intervenir. Et, comme le dire le conteur :

*« Il y avait une veille, il y a longtemps,
et si nous avons été à ce moment-là,
nous ne serions pas là maintenant :
nous aurions une nouvelle histoire,
ou une vieille histoire...
et ce ne serait pas plus vraisemblable
que de ne pas avoir d'histoire du tout... »*

Edith Montelle

Discussion

G. Lovis: Je trouve intéressante la remarque faite par André Bandelier, ce matin, concernant les vrais conteurs d'aujourd'hui qui seraient ceux qui racontent la guerre. Pourrait-il la développer?

A. Bandelier: Les conteurs que j'ai connus, ce sont des gens de la génération précédente qui nous racontaient simplement comment ils avaient vécu leur « mob ». Ce qui est intéressant, c'est moins l'événement de la Deuxième Guerre mondiale que la manière très codée dont ils racontaient toujours les mêmes histoires. En outre, j'ai l'impression que la télévision se fait conteuse quand, à travers des séries comme *Dallas* et *Dynasty*, elle est capable semaine après semaine de raconter toujours les mêmes histoires. Ne pourrait-on pas parler à ce propos de nouveaux conteurs avec de nouveaux moyens, voire des vrais conteurs actuels?

C. Montelle: Quand on considère les anciens combattants comme les seuls conteurs, je suis obligé de réagir. Les gens ont toujours aimé qu'on leur raconte des histoires, mais si on appelle conteurs tous les gens qui racontent des histoires, on ne va plus s'entendre. Il faut se demander ce qui fait la spécificité du conte et du conteur. Les contes sont des vestiges archéologiques de croyances très anciennes, païennes et chrétiennes. La valeur du conte, c'est justement de garder certaines valeurs humanitaires, mythologiques, métaphysiques, dans un monde voué au culte du Veau d'or, l'argent. Le conte est porteur de valeurs essentielles différentes de celles – certes appréciables – des histoires de guerre: bravoure, solidarité, dévouement à la patrie. Par rapport aux raconteurs, le conteur est un artiste, comme l'écrivain, le chanteur ou le musicien.

R.-C. Schulé: J'aimerais souligner l'importance des ouvriers ambulants dans la transmission des contes: groupes de travailleurs qui venaient pour battre le blé, colporteurs, anciens gardes du pape; aujourd'hui, les ouvriers portugais ou autres venant aider à la cueillette des abricots apportent aussi des contes de l'extérieur.

G. Lovis: J'aimerais poser une question concernant la création de contes. Aujourd'hui, faut-il créer quelque chose en relation avec la tradition? Ou bien, ce qui devrait nous inquiéter, ne sommes-nous pas capables

d'inventer autre chose, à partir de ce que l'humanité a créé? Quelle est l'attitude de la conteuse par rapport à une création contemporaine?

E. Montelle: Je suis une conteuse traditionnelle. Je trouve que la parole, l'expérience de vie de millions d'hommes est tellement plus importante que ma pauvre petite expérience de vie. Mais, parfois, il arrive que des gens inventent un conte qui correspond à nos problèmes contemporains. Il faut quelque chose de plus que la simple anecdote. L'important dans le conte est moins le récit que ce que l'auditoire va créer avec le conteur à un moment donné, c'est-à-dire soudain parler de la maladie des arbres au milieu d'un conte merveilleux. On ne sait pas à l'avance que l'on va aborder tel problème. Il y a un exemple de véritable conte contemporain, c'est le livre de Jörg Steiner et Jörg Müller intitulé *Les deux îles*, qui évoque notre mainmise sur le tiers monde. S'il y a des contes créés actuellement, c'est l'avenir qui le dira, car le récit deviendra un conte dès le moment où il deviendra anonyme et entrera dans la parole populaire.